

---

# Risque!

## Editorial

Suite au crash boursier de 2007 et à la crise économique qui en découla, ainsi qu'au puissant séisme au large du Japon, au Tsunami destructeur qui s'ensuivit et à la catastrophe nucléaire de Fukushima, le terme de risque est une fois de plus sur toutes les lèvres.

A peu près dans le même temps que les perturbations du marché financier, la publication d'un livre intitulé *The Black Swan* faisait sensation.<sup>1</sup> Par «cygnes noirs», l'auteur, Nassim N. Taleb, désigne des événements irréguliers, difficilement prévisibles et lourds de conséquences aussi bien négatives que positives. Cette métaphore bien plumée sert à Taleb d'accroche pour une ample et riche apologie du risque. En évoquant d'innombrables exemples tirés de l'actualité ou du passé, il démontre non seulement la nécessité mais aussi la fécondité du risque pour la société moderne. Dans le même élan, il critique durement les modèles idéalisés des économistes, des analystes financiers et des chercheurs ou théoriciens de la catastrophe qui s'appuient sur la loi de probabilité dite loi normale ou loi de Gauss. Enfermés dans leur paradigme, ces modèles méconnaîtraient le potentiel d'événements extrêmes et conduiraient, de plus, à de considérables erreurs de calcul, elles-mêmes source de risque.

Le grand succès du livre de Taleb n'est qu'un indicateur de la popularité que connaît aujourd'hui le terme de «risque». Il suffit d'un simple survol de la littérature scientifique pour se convaincre du grand intérêt dont le sujet jouit depuis les années 1980 au sein de la recherche en sociologie et en histoire. Le nombre de publications est entre-temps devenu si important que nous ne pouvons prétendre en rendre compte exhaustivement ici. Plutôt que d'en proposer une étude globale, nous avons donc choisi d'analyser le sujet du risque sous un angle bien particulier, celui de l'histoire conceptuelle et de l'étymologie.

Le terme de «risque» est difficilement saisissable. Sa compréhension pose donc un véritable défi à la recherche – qu'il soit analysé dans une perspective historico-analytique ou par tentative d'en éclairer les discours, d'en concevoir les processus de perception ou d'en découvrir les fonctions de ressource des sociétés passées et actuelles.<sup>2</sup> Bien que le terme se refuse à toute définition unique et

universelle, son usage, si versatile qu'il en frôle l'arbitraire, a déjà été critiqué. Niklas Luhman évoquait ainsi le flou caractéristique qui l'entoure.<sup>3</sup> En simplifiant grandement, le risque peut se définir comme la prise de conscience du facteur d'«incertitude» et de ses conséquences possibles.

Historiquement, le concept de «risque» est étroitement lié aux pratiques du commerce maritime et aux risques que les marchands encouraient en s'y adonnant. Le terme trouve son origine dans les villes marchandes de l'Italie du Nord. *Risco* ou *risco* signifie «tenter», «hasarder» au sens de «courir le risque». Le concept est dérivé du mot grec *rhiza* qui peut être traduit par «racine» ou «écueil». Relativement au commerce maritime, *rischiare* exprimait peut-être «contourner un écueil» ou s'aventurer dans des zones maritimes inconnues.<sup>4</sup> L'apparition du concept de risque est donc liée à des pratiques de gestion de l'incertain qui dépassent le cadre du commerce maritime. Elle s'inscrit dans un contexte économique plus large qui voit émerger des techniques d'évaluation, notamment pour répondre aux besoins des systèmes d'assurances. En offrant une estimation de l'imminence du danger mise en rapport avec la hauteur des gains espérés, le concept de risque s'inscrit dans un champ discursif qui s'étend de la promesse de la richesse et du bonheur d'un côté, au naufrage et à l'échec financier de l'autre.<sup>5</sup>

Le solide ancrage du concept dans la sphère économique et entrepreneuriale aboutit, au plus tard, avec les grands projets encyclopédiques de la seconde moitié du 17<sup>e</sup> siècle. La première édition du *Dictionnaire de l'Académie française* de 1694 et l'*Universal-Lexicon* de Zedler (1732–1754) soulignent ainsi tous deux la proximité de sens du terme «risque» avec ceux du «danger» (*periculum*) et de la «chance» ou «destin» (*fortuna*).<sup>6</sup> Zedler définit le risque principalement comme un acte conscient et actif dans le sens de «hasarder», «oser», «risquer» (*wagen*, *risquieren* ou *risigiren*). Il fait ressortir par là non seulement le calcul, qui compare le profit aux dommages ou dangers, mais aussi la connotation affective qui fait la spécificité du terme. Il serait à souhaiter que la recherche actuelle sur le risque se penche d'ailleurs plus sur cet aspect affectif qui mobilise un ensemble de termes connexes tels que «hasarder», «souhaiter», «espérer», «craindre» ou «jouer».<sup>7</sup>

Une analyse historique du concept montre que l'évolution du terme prend place parallèlement à l'expansion du commerce et à la différenciation de ses formes d'organisation. Les représentations iconographiques de la déesse du destin, Fortuna, dans les grands centres marchands et financiers de l'Italie du 15<sup>e</sup> siècle notamment, témoignent très visiblement du changement de signification du concept. La déesse abandonne son caractère sévère et vengeur pour prendre les traits d'une beauté nue et séduisante. Elle perd ainsi sa connotation avant tout négative et souligne bien plus l'envie et le désir qu'éveillent les tentations du risque encouru.

Cette Fortuna aguicheuse et attirante – tel qu'elle apparaît sur la couverture de ce volume – porte une voile largement déployée dans ses mains et arbore une chevelure longue et ondoyante, qui n'est pas sans rappeler la mèche en boucle d'*Occasio*, la personnification antique de l'«occasion propice». Le plus souvent, elle se tient sur un globe, support instable qui illustre à la fois son inconstance et son attachement aux biens terrestres.<sup>8</sup>

La recherche actuelle qui s'intéresse au risque en histoire, en sociologie et en sciences de l'environnement exploite rarement le plein potentiel offert par le vaste champ que nous avons voulu ouvrir en esquissant en amont une histoire conceptuelle du risque. Elle se restreint principalement au domaine de l'histoire des catastrophes.<sup>9</sup> Les études qu'elle génère se concentrent essentiellement sur nos modes d'évaluation et d'estimation des dangers.<sup>10</sup>

Par ailleurs, la recherche actuelle met particulièrement l'accent sur la distinction conceptuelle entre «risque», «danger», «malheur», «infortune» et/ou «sécurité».<sup>11</sup> Tandis que le danger et la menace désignent l'éventualité d'un dommage qui ne peut être ni contrôlé, ni réduit, le risque, quant à lui, sous-tend une décision active – qu'elle soit motivée par la promesse d'un gain ou par le désir de l'aventure. D'un point de vue historique, la nette séparation entre risque et danger implique cependant une compréhension téléologique de l'histoire, avec toutes les conséquences que cela comporte. De nombreuses études interprètent ainsi l'émergence du secteur de l'assurance comme le changement de paradigme d'un monde plein de dangers, entièrement sous contrôle de Dieu, vers une économie sécularisée du risque où le futur devient prévisible sur la base d'estimations rationnelles. Une analyse (historique) différenciée ne saurait se satisfaire d'un tel modèle. On s'assure contre les risques autant naturels, que du quotidien et des affaires depuis bien longtemps puisque les marchands italiens du 14<sup>e</sup> siècle contractaient par exemple déjà des assurances maritimes. Cela ne permet pourtant pas de défendre une histoire linéaire du secteur de l'assurance. Cornel Zwierlein l'a déjà montré, en critiquant et qualifiant un tel narratif positiviste de récit téléologique en trois temps. La première et principale simplification repose, d'après lui, sur l'allégation selon laquelle l'homme de l'époque moderne aurait été à la merci des dangers naturels qu'il concevait comme l'expression de la volonté divine. Dans un deuxième temps, la vague de modernisation à la Renaissance aurait entraîné une transformation progressive des dangers en risques. Par conséquent, la découverte du risque à la veille de la modernité trouverait ses précurseurs dans des processus linéaires de sécularisation et d'individualisation. Toujours selon Zwierlein, la «société du risque»<sup>12</sup> post-moderne décrite par Ulrich Beck constituerait la troisième et actuellement dernière étape de ce modèle en racontant l'histoire d'une société aux prises avec les effets secondaires et les risques subséquents à l'industrialisation.<sup>13</sup>

Si de nombreuses études dédiées aux risques accusent une faible profondeur de champ, c'est qu'elles négligent justement de reconnaître l'historicité des pratiques, soit en éclipçant complètement l'existence de modes de faire anciens, soit en considérant ces dernières uniquement comme préformations de pratiques actuelles. Une telle perspective est caractéristique d'une tradition de recherche qui mesure la validité de l'histoire et des savoirs à l'aune des critères d'évaluation et des catégories de perception de notre société moderne.<sup>14</sup> L'un de ses témoins principaux est Niklas Luhmann. Selon lui, le risque se développe parallèlement à la différenciation des sciences. La «société du risque» moderne ne serait donc que le «résultat d'une prise de conscience des conséquences associées aux productions techniques. Elle est déjà inscrite dans l'expansion même des savoirs et des possibles de la recherche.»<sup>15</sup> À l'opposé, une analyse historique différenciée est en mesure d'éclairer les interactions, intersections et chevauchement des concepts de «risque», «danger», «menace» et «sécurité», qui sont constamment réajustés et renégo-ciés au gré des contextes et situations dans lesquels ils sont employés.<sup>16</sup> L'iconographie de la déesse de la Fortune, ébauchée plus haut, a déjà illustré la superposition de ces concepts. Une analyse historique du contexte socio-culturel, économique et politique du risque fait apparaître une culture du risque ainsi que ses schémas significatifs et ses configurations théoriques et praxéologiques. Le présent volume thématique a choisi d'analyser le concept de «risque» dans une perspective interdisciplinaire. Les articles mobilisent ainsi les concepts et traditions de recherche de l'histoire de l'économie, des savoirs, de la philosophie et de l'environnement, afin de contribuer à une histoire du risque au travers des âges. *David Gugerli* ouvre le volume avec une étude de la réception controversée de *La société du risque* d'Ulrich Beck entre 1986 et le début des années 1990. Il nous rend attentifs aux risques et effets secondaires qu'un terme populaire peut comporter. Par ailleurs, il expose l'influence que le concept de risque développé par Beck a eue sur la recherche en sociologie et sur les méthodes que cette discipline a proposées pour gérer le risque.

Les trois articles suivants mettent l'accent sur l'histoire des systèmes d'assurance ainsi que sur les implications sociales, économiques et juridiques du risque. *Pierre-Charles Pradier* analyse la genèse du concept d'assurance dans une perspective macroéconomique et sur la longue durée, en se penchant notamment sur son ancrage dans la société en France. *Franz Mauelshagen*, quant à lui, choisit de se focaliser sur la Suisse, afin d'examiner les rapports entre agriculture et gestion du risque du point de vue de l'histoire institutionnelle et environnementale. En s'appuyant sur la constitution d'une assurance contre la grêle à la fin du 19<sup>e</sup> siècle et sur les processus d'institutionnalisation qui s'ensuivent, il offre une compréhension du concept de risque à travers l'économie d'assurance. Dans sa contribution, *Monika Gisler* s'intéresse à la transition entre risques naturels et

industriels. Elle dissèque les premiers débats sur la question de l'énergie nucléaire et de ses risques en Suisse, tout en proposant une analyse des processus de législation au cours des années 1950.

*Remo Grolimund* et *Donat Fäh* explorent dans leur étude les rapports entre la perception sociétale du risque de tremblements de terre, les progrès scientifiques et l'institutionnalisation de la sismologie en Suisse de 1878 à 1975. Ils accordent une place centrale aux instruments de mesure sismologique en tant que médiateurs entre la prétention de la sphère scientifique à l'exactitude des mesures, d'une part, et son rôle au sein du discours public sur les risques sismiques, d'autre part. En partant de réflexions méthodologiques sur le tournant pictural ou *iconic turn*, *Christian Rohr* souligne dans son essai photographique l'intérêt de l'image en tant que source pour l'analyse de phénomènes naturels extrêmes. A travers de nombreuses cartes, vues et photographies de Lucerne et de Salzbourg des 19e et 20e siècles, il illustre l'évolution de la gestion humaine des risques de crues et d'inondations.

L'article de *Rémi Baudouï* et *Hatem Fekak* est consacré aux rapports complexes qu'entretiennent les concepts de «risque naturel» et «risque industriel». Prenant pour exemples les naufrages de pétroliers des années 1960 à 1990 et la pollution des mers et du littoral qui en découle, les auteurs retracent la constitution et l'établissement du concept de risque environnemental dans le discours scientifique français.

Dans sa contribution, *Iris Borowy* met en lumière la tension entre le désir d'une croissance socio-économique infinie et la limitation des ressources naturelles. Elle porte son regard sur les travaux de l'histoire de l'environnement des années 1953, 1972 et 2012. Ces derniers permettent tout d'abord de distinguer entre les diverses catégories du risque et les différents pronostics pour le futur formulés respectivement aux trois temps de l'étude. Dans une perspective longitudinale, ils font apparaître ensuite les dynamiques qui ont modifié notre façon de percevoir le risque.

*David J. Hart*, enfin, choisit l'approche de l'histoire de la philosophie. Il ouvre son étude sur l'émergence de la théorie des probabilités au 17e siècle – l'un des plus importants développements dans la gestion du risque. Puis, il offre une relecture critique du livre *The Emergence of Probability* de Ian Hacking (1975) qui remet en perspective le rôle de René Descartes. En choisissant d'accentuer les aspects ludiques et audacieux, il symbolise par surcroît le défi et le gain (cognitif) que pose et offre chaque numéro thématique interdisciplinaire.

*Tina Asmussen, Stefano Condorelli, Daniel Krämer*

## Notes

- 1 Nassim N. Taleb, *The Black Swan. The Impact of the Highly Improbable*, New York 2007.
- 2 Gerhard Banse, Gotthard Bechmann (éd.), *Interdisziplinäre Risikoforschung. Eine Bibliographie*, Opladen 1998.
- 3 Niklas Luhmann, *Soziologie des Risikos*, Berlin 2003, 15.
- 4 Otthein Rammstedt, entrée «Risiko», in Joachim Ritter (dir.), *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, t. 8, Bâle 1992, col. 1045–1050, ici 1045.
- 5 Ce double aspect est particulièrement visible chez Johann Georg Krünitz, *Oekonomische Encyklopädie oder allgemeines System der Staats- Stadt- Haus- und Landwirthschaft*, t. 125, Berlin 1773–1858, 62–64, <http://kruenitz1.uni-trier.de/> (version du 30. 6. 2014).
- 6 Entrée «Risiko», in Johann Heinrich Zedler, *Grosses vollständiges Universal-Lexicon der Wissenschaften und Künste*, t. 31, Halle 1742, col. 1736; entrée «risque», in Jean Barbier d'Acour et al. (dir.), *Dictionnaire de l'Académie française*, t. 2, Paris 1694, 412.
- 7 Bien que cet aspect soit signalé dans de nombreux travaux actuels et soit même mentionné parfois dans des études d'histoire conceptuelle, on ne lui accorde pourtant rarement une véritable attention. Cf. par ex. Christoph M. Koch, *Risiko. Sozialwissenschaftliche, ökologische und systemtheoretische Perspektiven zur Unsicherheit*, Munster 2013.
- 8 Ehrengard Meyer-Landrut, *Fortuna. Die Göttin des Glücks im Wandel der Zeiten*, Munich 1997, 145–153; Claudia Brink, «Fortuna», in Uwe Fleckner et al. (dir.), *Handbuch der Politischen Ikonographie*, t. 1, Munich 2011, 353–359.
- 9 Carsten Felgentreff, Thomas Glade (dir.), *Naturrisiken und Sozialkatastrophen*, Heidelberg 2008; Marc Zaugg Stern, *Philosophiewandel im schweizerischen Wasserbau. Zur Vollzugspraxis des nachhaltigen Hochwasserschutzes*, Zurich 2006, 242–278; François Walter, Bernardino Fantini, Pascal Delvaux (dir.), *Les cultures du risque (XVIIe–XXIe siècle)*, Genève 2006; Ben Wiesner et al., *At Risk. Natural Hazards, People's Vulnerability and Disasters*, Routledge 2004. Dernièrement, la chaire d'histoire économique, sociale et de l'environnement de l'institut d'histoire de l'Université Albert-Ludwig de Fribourg-en-Brisgau a organisé de plus un colloque intitulé *Risks at the 20th Century. Hazards as a Topic for Historical Research* (Fribourg, 18. 7–19. 7. 2014).
- 10 Zaugg Stern (cf. note 9).
- 11 Manfred Jakobowski-Thiessen, «Zum Umgang mit Sicherheiten und Risiken im Hinblick auf klimatisch bedingte Naturgefahren – Einleitung», in Christoph Kapmann et al. (dir.), *Sicherheit in der Frühen Neuzeit. Norm – Praxis – Repräsentation*, Cologne 2013, 330–334; Herfried Münkler, «Strategien der Sicherung: Welten der Sicherheit und Kulturen des Risikos. Theoretische Perspektiven», in Id. et al. (dir.), *Sicherheit und Risiko. Über den Umgang mit Gefahr im 21. Jahrhundert*, Bielefeld 2010, 11–34; Niklas Luhmann, «Risiko und Gefahr», in Id., *Soziologische Aufklärung*, Opladen 1990, 131–169.
- 12 Ulrich Beck, *Risikogesellschaft. Auf dem Weg in eine andere Moderne*, Francfort-sur-le-Main 1986.
- 13 Cornel Zwierlein, *Der gezähmte Prometheus. Feuer und Sicherheit zwischen Früher Neuzeit und Moderne*, Göttingue 2011, 22.
- 14 Les travaux d'Ulrich Beck et d'Anthony Giddens ont eu une influence considérable sur la recherche consacrée au risque. Tous deux se sont intéressés en particulier à l'insécurité et aux risques de la société post-industrielle, dite «seconde modernité». Ils ont largement négligé les processus historiques. Cf.: Beck (cf. note 12); Anthony Giddens, *Modernity and Self-Identity. Self and Society in the Late Modern Age*, Cambridge 1991; Wolfgang Bonss, *Vom Risiko. Unsicherheit und Ungewissheit in der Moderne*, Hambourg 1995, 46–50.
- 15 «[...] Resultat der Wahrnehmung von Folgen technischer Realisationen. Sie ist auch schon im Ausbau der Forschungsmöglichkeiten und des Wissens selbst angelegt.» Luhmann (cf. note 3), 38.

- 16 Emmanuelle Collas-Heddeland et al. (éd.), *Pour une histoire culturelle du risque. Genèse, évolution, actualité du concept dans les sociétés occidentales*, Strasbourg 2004; sur les rapports entre danger, menace et risque, cf. en particulier Joseph Vogel, «Zur Geschichte von Gefahr und Gefährlichkeit: Amok», in Herfried Münkler et al. (dir.) *Sicherheit und Risiko. Über den Umgang mit Gefahr im 21. Jahrhundert*, Bielefeld 2010, 239–260.